— centre d'art contemporain de malakoff — maison des arts + supérette —

site maison des arts
105, avenue
du 12 février 1934

ouverture
mercredi au vendredi
– 12h à 18h
samedi et dimanche
– 14h à 18h

site supérette
28 boulevard stalingrad
92240 malakoff

ouverture
mercredi et samedi
– 14h à 18h

renseignements
maisondesarts.malakoff.fr
01 47 35 96 94
entrée libre

ville de Malakoff

2024 — 2025 — 2026
un centre d'art nourricier

du 1er octobre 2025 au 31 janvier 2026

en des lieux sans merci

dossier de presse

un centre d’art nourricier
œuvre à une transformation
radicale de notre manière
d’habiter la Terre,
en intégrant justice sociale
et respect de la pluralité des
vivants.

un centre d'art nourricier

La politique du centre d'art porte une attention particulière vis-à-vis des enjeux sociaux et environnementaux. Depuis plusieurs années, l'équipe a mis en place une série de bonnes pratiques et mesures pour être en attention avec son environnement et réduire son impact carbone.

En 2024, dans le prolongement de *Couper les fluides : alternative pragmatopique** le centre d'art imagine un nouveau projet, sur trois ans, intrinsèquement lié à ses axes de recherches. Un centre d'art nourricier, se manifeste comme un lieu écocitoyen, qui réunit des auteur·rice·s, des habitant·e·s, des usager·ère·s devenant transmetteur·euse·s de leurs savoir-faire. Portant une attention à la transmission, le centre d'art se réinvente encore et souhaite re-questionner et renouveler les modes de partage, dans la volonté de penser en commun, de s'alimenter ensemble, de se nourrir des savoirs et des ressources de chacun·e. Le projet souhaite être inclusif et selon un principe d'économie contributive. Il se fabrique depuis des espaces permanents comme la cuisine, le potager participatif, la vidéo-room, la pépinière, l'agora, la résidence, l'atelier, la librairie consultative, les temporaires, qui se géolocalisent principalement sur ses deux sites : maison des arts et supérette.

Le projet se manifeste, comme lieu éco-citoyen qui place ensemble des citoyen·ne·s, qu'iels soient artistes-auteur·rice·s, habitant·e·s du territoire, jardinier·ères, qui partagent autour d'envies ou sujets communs à débattre et à transmettre. Comme une école éco-expérimentale qui décloisonne ses savoirs, il lie des auteur·rice·s, artisan·ne·s, citoyen·ne·s devenant enseignant·e·s, transmetteur·euse·s, il s'appuie sur des savoir-faire et ressources des habitant·e·s de Malakoff et d'ailleurs. Tout est au maximum éco-conçu : la fabrication des modules, la vie du lieu, les meubles, les œuvres, les performances, les ateliers, les fluides, la communication…

Le projet s'appuie sur deux temporalités :

- « les temporaires » : invitations qui s'articulent par cycle de six mois, deux fois dans l'année, autour d'un axe de recherche donné.
- « les permanents », modules pérennes, réalisés avec des auteur·rice·s, selon un principe d'éco-conception, qui s'activent en fonction des cycles, sur les deux sites du centre d'art.

Au contact de citoyen·ne·s, lors des moments d'échanges propices aux discussions, l'équipe réimagine et renouvelle sans cesse les missions de médiation et d'éducation artistique du centre d'art, aux contacts des citoyen·ne·s. Ainsi, le centre d'art dans sa mission de service public, participe sur ces deux sites à faire de Malakoff un territoire apprenant.

*En 2023, le centre d'art a souhaité amorcer un pas supplémentaire avec l'expérimentation du projet *Couper les fluides*. Pendant plusieurs mois, l'établissement a fait l'expérience de renoncer à l'usage des fluides, eau, gaz et électricité, dont dépendait son fonctionnement habituel. Est-ce que couper les fluides signifie se couper du monde extérieur ? Comment réinventer le travail low carbone, low fluides ? Comment poursuivre ses missions de service public ? Ce furent bien là les enjeux de l'expérimentation et de son observation.

Dans le prolongement des cycles « Eco-luttes » qui révélait des convergences des luttes, « Boycore monde : ceux qui sont restés » qui posait un regard sur les nouvelles masculinités, « Les moulineuses » qui interrogeait les conditions d'exercice des femmes ouvrières, le quatrième cycle « En des lieux sans merci » aborde une « écologie décoloniale »* qui relie les luttes écologiques aux combats contre les héritages du colonialisme, du racisme et du patriarcat. Ce cycle questionne l'environnementalisme dominant, qui occulte les récits, les résistances et les mémoires des peuples et des terres colonisées.

Le collectif « En des lieux sans merci » est un projet mené par quatre artistes, tous·tes lié·e·s par leur identités et leur travail à des territoires insulaires : Nathalie Muchamad, Nouvelle Calédonie et Mayotte , Jean-Francois Boclé, Martinique, Thierry Fontaine et Myriam Omar Awadi, Comores et La Réunion. « C'est ce qui nous rassemble, c'est d'être toustes de ces territoires sans merci : les dits territoires ultra-marins ». Cette citation, extraite de l'une de nos conversations, préfigure ce temps long que sera leurs présences et leurs recherches sur les deux sites du centre d'art du 2 septembre 2025 au 31 janvier 2026 , conjuguant un temps de résidence et une exposition.

Durant ces cinq mois, le collectif et le centre d'art exploreront les intersections, les porosités qui peuvent exister, émerger, depuis et à partir de leurs recherches et du territoire de Malakoff. Des œuvres pour la plupart créées *in situ* trouveront des places évolutives dans et sur les murs des deux sites du centre d'art. Il y aura donc beaucoup de va et vient entre la supérette et la maison des arts, comme une balade engagée, politique et poétique. Le collectif pensera la question du nourricier, et initiera une réflexion critique sur la colonisation des épices, explorant leur appropriation et leur consommation. Cette investigation donnera lieu à un inventaire des supérettes dites « exotiques » environnantes, terme utilisé et hérité d'une vision occidentale et essentialisante du monde. Lors de temps de partage et de performances culinaires articulant histoire, identité et formes de résistances postcoloniales, le collectif compte également importer, insérer des pratiques, des usages de chez elles·eux pour communiquer avec les ancien·nes. Leur projet repose sur les mises en lumière de « l'invisible multiple » c'est-à-dire les multiples exemples d'invisibilisations mais aussi sur les amitiés.

Plusieurs invitations sont faites à des chercheur·euses d'Outre-mer pour constituer les moments des *samedis nourriciers* : des temps qui alternent discussions, pratiques artistiques, culinaires et formations initiés dans le cadre du projet *un centre d'art nourricier : 2024 – 2025 – 2026.*

*Le terme « Ecologie décoloniale » au sens donné par plusieurs auteur·ice·s, notamment Malcom Ferdinand dans son ouvrage « Une écologie décoloniale : Penser l'écologie depuis le monde caribéen », paru en 2019 aux éditions Seuil, qui conçoit l'« écologie décoloniale » comme une critique radicale de l'environnementalisme traditionnel, qualifié par l'auteur « d'arche de Noé » construit sur une double fracture coloniale et environnementale. Malcom Ferdinand propose de « panser » cette fracture en articulant justice sociale, lutte antiraciste et reconnaissance des héritages coloniaux, à partir d'une lecture écologique depuis les Caraïbes.

en des lieux sans merci ou faire la coutume *

texte du collectif En des lieux sans merci

« J'ai léché les lèvres d'une louve, la colère, et je m'en suis servie pour illuminer, rire, protéger, mettre le feu en des lieux où il n'y avait ni lumière, ni nourriture, ni sœurs, en des lieux sans merci.» [1]

« Samedi 5 juin 2021 : C'est Nathalie qui me réveille à 10h. Comme toujours le café va rythmer ma matinée. Une forte odeur de lacrymo me saisit sur le balcon. On apprendra que les gendarmes ont délogé des jeunes d'habitation pour faire passer une route. Décasage. Sur le balcon au deuxième étage, je suis à l'avant-scène des explosions suivies de gerbes énormes de fumée dans le quartier de Majicavo-Koropa à une demi-heure de la capitale Mamoudzou. Réveil irréel sur fond d'hélicoptère en stationnaire et des détonations d'une guerre sociale et quasiment raciale mais aussi sur fond du rythme du ka provenant de l'ordinateur de Charles. Guy Konkèt : « oui mé frè la Gwadloup malade oh ! Fô nou sové péyi-la », Oui mes frères, la Guadeloupe est malade, il faut sauver le pays. Les jeunes se sont regroupés dans notre ruelle de ciment avec trois-quatre grosses pierres dans chaque main. Certains portent leur tee-shirt sur la tête. Le temps pour eux de reprendre leur souffle et de poser une nouvelle stratégie. Au loin derrière la mosquée, la mer est grise. Détonation. »

Il y a le bruit permanent de la mer, du ressac constant de la vague, qui va et vient. Ce ne n'est pas un son d'ambiance, c'est un être, c'est une voix, résolument kinesthésique, la mer, elle se loge dans le ventre. Elle rassure et endort, elle guérit, parfois elle ouvre des points de vue, des potentiels pluriel, un dialogue, parfois elle renverse, bouleverse, chavire…tue. Elle peuple nos imaginaires, ceux-là même qui nous permettent de travailler à la constitution d'autres réels. Elle est aussi la marque d'un isolement. Loin de tous les fantasmes exotiques qu'un regard continental pourrait poser sur une île de l'océan Pacifique, de l'Océan Indien ou de la mer des Caraïbes, l'isolement ici est celui pernicieux d'une politique essentiellement basée sur des transactions économiques, sociales et culturelles entre l'hexagone et nous, militarisation des frontières, vols d'oiseaux hors de prix, privés de possibles et pourtant nécessaires relations entre nous.

[1] Audre Lorde, *Sister Outsider - Essays and Speeches*, ed. Crossing Press, Berkeley, p.124 à p.133, 1984

[2] Jean-François Boclé, *Les Chroniques de Mamoudzou. 2021/2023.*

Aux Comores, cette mer qui nous entoure et nous embrasse est encore aujourd'hui le cimetière sans nom de milliers d'adelphes. C'est là, à Mayotte dans le plus récents des départements français arrachés à leurs souveraineté, c'est là dans « l'au-delà de leur mer », que nous nous sommes rencontré·es, c'est là que nous avons rassemblé les fragments de nos histoires sous-marines, souterraines, subcosmiques et subconscientes. C'est là que nous avons invoqué les esprits de nos ancêtres déportés d'Asie et d'Afrique… en ces lieux sans merci que sont parfois les territoires d'Outre-mer français. C'est là que nous avons repris nos souffles, tenté de poser ensemble des stratégies de résistances joyeuses, et de vivre ensemble dans l'urgente attention et intention de faire monde.

Dans les nombreuses langues qui peuplent encore nos appréhensions du monde le verbe avoir, c'est-à-dire « posséder » n'existe pas, on dit « je suis avec », il y a l'intrinsèque conscience qu'aucune terre ne nous appartient. Pourtant La terraformation*, entamée il y a cinq siècles, a progressivement construit un paradigme d'une entité Terre à la dimension ontologique pour n'être qui n'est qu'une ressource soumise à une logique extractiviste productiviste, rationnelle et la niant en tant qu'être vivant. Ce processus rappelle la justification théologique employée par l'Église au XVIe siècle, notamment lors de la controverse de Valladolid en 1551, qui permit de légitimer l'asservissement de certains peuples en les déclarant dépourvus d'âme.

*La terraformation correspond à l'aménagement d'un milieu extraterrestre (planète) pour le rendre propice à la vie et habitable parl'humain.

L'émergence du plantationocène a participé à cette dynamique en convertissant les êtres vivants en entités extractibles, zombies destinés à alimenter une économie de plantation. Les territoires insulaires, en particulier, ont été assimilés à des lieux sans merci — des *Terra Nullius**, ainsi désignés parce que supposément « non habités », et donc appropriables. Cette logique coloniale ne s'est pas limitée au continent américain. Le traité de Bréda, signé en 1667, qui officialisa l'échange de la presqu'île de Manhattan contre les îles Banda, démontre que diverses parties du monde furent soumises à des dynamiques similaires de terraformation, orchestrées par les puissances impériales de l'époque. En 1774, James Cook baptisa la terre qu'il aborda « Nouvelle-Calédonie », en hommage à son pays natal, la Calédonie, ancien nom de l'Ecosse. Cette logique de *Terra Nullius* perdure. Aujourd'hui cette terre existe sur l'atlas sous le nom donné par le navigateur, tel un démiurge, sans en connaître son histoire ou sa population. Telle la volonté d'un Dieu, il décidait de créer un nouveau monde avec des nouvelles dénominations.

*Locution latine signifiant « territoire de personne» ou «terre inhabitée»

Dans sa conférence « Brisures de riz en pays de lune », Soeuf Elbadawi pense la création contemporaine à partir de la pratique du tri du riz, après d'innombrables passages au tamis, la famille garde les brisures qui s'accumulent au fur et à mesure des repas, et l'offre au jeune de la famille afin qu'il organise un repas avec toutes les personnes de sa promotion. Selon Elbadawi, les dernières générations se nourrissent du rassemblement des brisures, des fêlures et fragments des peuples qui nous ont fondés (peuple bantou, austronésien, caribéens, perse, arabe, européens) pour ré-inventer une humanité ensemble.

Avant l'arrivée du riz, nous mangions des racines… Il y a probablement un acte chargé d'un double sens profond et puissant : manger le rassemblement des fragments culturels des ancêtres, (peuple autochtones et primo-arrivants cités ci-dessus) c'est peut-être littéralement une manière de manger ses racines, les incorporer.

Nous mangeons des racines…Et si l'on pense aux racines rhizomatiques et plurielles du palétuviers des mangroves. C'est aussi l'espace-temps du refuge de celleux qui marronne loin du système plantationnaire, c'est la stratégie de la conservation biologique d'un écosystème.

Dans cette volonté « d'illuminer, de rire, de protéger, de mettre le feu en des lieux où il n'y avait ni lumière, ni nourriture, ni sœurs, en des lieux sans merci », réside le désir flamboyant, la nécessité de réhabiliter des formes de relation à la terre incarnées par des concepts tels que le Shungu, le Lumbung, le Lakou ou le Moana. Ces pratiques relèvent d'une éthique du soin et du respect envers le non-humain — faune, flore, milieux marins — mais également envers l'humain. L'humanité ne saurait être niée au nom de hiérarchies culturelles et au service de l'exploitation. Nous cherchons ainsi à retrouver la conscience d'un Nous qui reconsidère radicalement nos liens aux territoires, à la mémoire et aux vivant.es. L'écrivain fidjien Epeli Hau'ofa, célèbre la pratique de la réciprocité et de l'échange qui caractérise l'Océanie. Son essai *Our Sea of Islands* publié en 1993 est une réflexion sur la perception des îles du Pacifique : « il invite le lecteur à reconsidérer l'espace océanien, non comme un vaste océan constellé de minuscules terres isolées, mais comme une mosaïque de peuples reliés entre eux par une histoire et une culture commune : le Moana.

> « La mer est notre chemin vers les autres et vers tous les autres, la mer est notre saga sans fin, la mer est notre métaphore la plus puissante, l'océan est en nous. » E. Hau'ofa

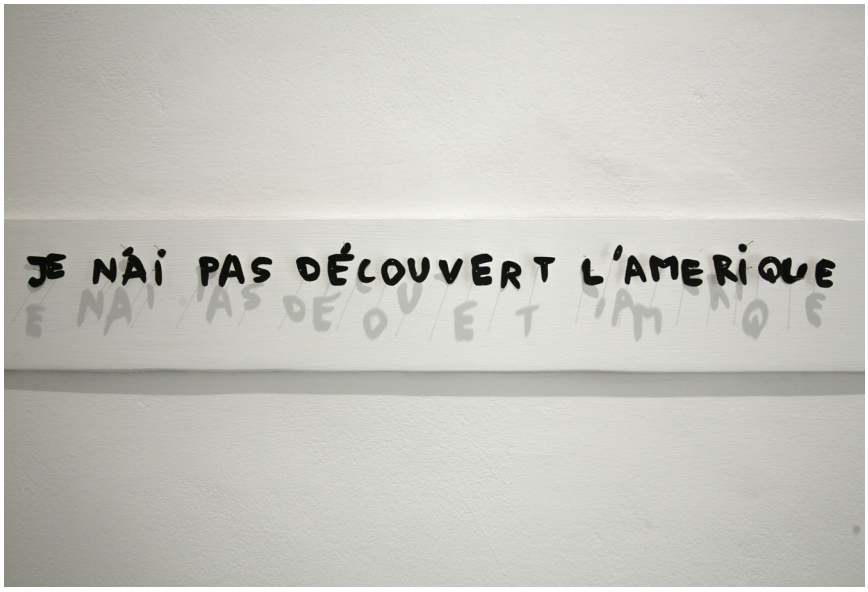
« La coutume, c'est moins une relation interpersonnelle qu'une relation de groupes, de communautés. […] l'homme kanak n'est pas un individu, il est le noyau d'une relation ; il est le sang qui coule dans ses veines, et la chair, qui sont donnés par la mère, mais de ces substances, il n'est pas le propriétaire. Au moment de sa mort, la dépouille mortelle doit faire l'objet de cérémonies de restitution aux maternels. Il est en même temps un personnage par le nom qu'il a reçu à son baptême, qui lui donne un statut, une fonction peut-être dans la structure sociale […] Il reçoit ainsi des rôles, des fonctions sociales. La coutume est pour nous le geste qui, à chaque moment, à chaque rencontre, rappelle cette relation. » JM Tjibaou, éditions Odile Jacob 1996

Nous cherchons ainsi à retrouver la conscience d'un Nous qui reconsidère radicalement nos liens aux territoires, à la mémoire et aux vivant·es.

Jean-François Boclé est un artiste visuel et auteur basé à Paris. Il est né en 1971 en Martinique où il y vécu près de 17 ans. Il a suivi une formation aux Beaux-Arts de Bourges et aux Beaux-Arts de Paris.

Depuis plus de 25 ans, Boclé est traversé par l'historicité de la violence. Il pose incessamment la question de ce que peut être un mémorial de l'innumérable dans le contexte du Plantationocène. « Boclé ne peut être catalogué dans une langue spécifique, c'est pourquoi il est très difficile de l'envisager à partir de la performance, de la vidéo, de l'installation ou de ses dessins : j'aime à le voir via la façon dont il matérialise sa pensée dévorante. » (Jaider Orsini).

Pratiquant la poésie dès ses 15 ans, depuis 2021 il écrit de la prose sous la forme de chroniques à paraître en 2026 : *Les Chroniques de Mamoudzou* (2021-2023, Mayotte), *Les Chroniques Dakaroises* (2022, Sénégal), *Les Chroniques de la possession* (2022, La Réunion), *Les Chroniques d'un ACTE en retour* (2024, Martinique) ou encore *Les Chroniques de Bengué* (2024, Paris).

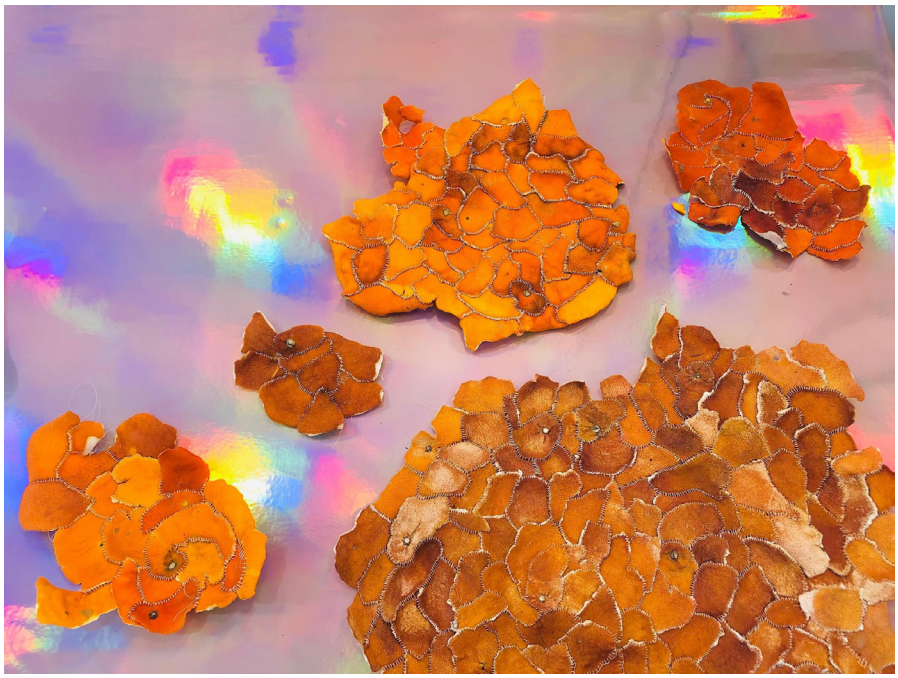


Jean-François Boclé, *Entomologie Poétique.* Crédit Jean-François Boclé

Nathalie Muchamad est née en Nouvelle-Calédonie, travaille à Mayotte. Ses origines javanaises de Kanaky amorcent un questionnement dans sa pratique autour de la déconstruction de l'identité à travers la quête de la mémoire historique et de la notion de passé. À travers le textile, la vidéo, le dessin, le texte et l'installation, Nathalie Muchamad adopte une approche de la multiplicité dans un monde connecté et multipolaire en se situant dans des géographies multiples. Elle se concentre sur le rôle du commerce des marchandises et sur ses propres antécédents familiaux déplacés, liés à la colonisation, au travail sous contrat et à la traite européenne dans les océans Indien et Pacifique. Elle a reçu une mention honorable par Climavore pour le "Food Action Award 2025" pour son projet de recherche sur le fruit à pain en collaboration avec Food Art Research Network et Franswa Tibere. Par ailleurs, son travail a été présenté à la Biennale d'art asiatique 2024 : How to Hold Your Breath (Taichung), à la Biennale de Busan 2024 : Seeing in the Dark, à la Biennale de Kochi-Muziris 2022 : *In Our Veins Flow Ink and Fire*, et pour *Desobedience archives* de Marco Scotini à la Biennale d'Istanbul 2022.

Nathalie Muchamad, *Caisse de ward*, 2022. Crédit Nathalie Muchamad

Myriam Omar Awadi est une artiste franco-comorienne.
Elle vit et travaille à La Réunion. Myriam crée des dispositifs de parole et d'écoute pour des voix qui ne sont pas toujours audibles et des présences invisibles. Ses recherches récentes se concentrent sur les traditions féminines de chants et les rituels de possession des îles de l'océan Indien et de l'Afrique australe, qui inscrivent des présences et des récits oubliés. La transe est donc envisagée à la fois comme une technologie et une méthode : convoquer nos fantômes et colmater les trous des architectures de nos mémoires en spéculant des fictions sensibles de ce qui a été et de ce qui adviendra certainement dans un tremblement. Son travail a été présenté lors de l'exposition *Vision* au Palais de Tokyo en 2016, à la Colonie barrée en 2017, à la Biennale de Bamako en 2019 et 2022, à la fondation H - Antananarivo en 2021, à la Biennale de Kochi et au Zeitz Mocaa en 2022, à l'institut français de Casablanca en 2023. En 2024 elle participe à la Biennale transnationale noire Af-flux à Montréal, à l'exposition *Transfeminisms* à la Mimosahouse à Londres et à la Haus der Kulturen der Welt pour l'exposition
Forgive us our Trespasses. Après une résidence de recherche à la Fondation Art Explora, elle participe cette année à La 36e Biennale de Sao Paulo et à La Momenta à Montréal. Ses œuvres font partie des collections du CNAP, du Frac Réunion, de l'Artothèque et de la Région Réunion.



Myriam Omar Awadi, installation étendues de peaux de clémentines cousues les unes aux autres, socle en cire. Œuvre évolutive. Crédit Myriam Omar Awadi.

Né à La Réunion en 1969, pensionnaire de la Villa Médicis à Rome en 1999, Thierry Fontaine revient sur l'île après ses études à l'École supérieures des Arts décoratifs de Strasbourg. Au milieu des années 1990, il décide que ses travaux de sculpteur, qui relèvent autant de l'objet que du geste ou de l'action, existeront désormais exclusivement sous la forme de photographies. Il vit aujourd'hui entre Paris et La Réunion.

Thierry Fontaine se définit comme créole. Il s'intéresse aux brassages des populations et observe les symboles qu'elles charrient avec elles sur les différents continents qu'il traverse. Les rencontres improbables, renversantes, paradoxales que lui suggèrent l'infinité de ces déplacements, favorisent l'invention de situations mises en scène. Ces situations sont organisées avec précision incluant des personnages, des matières, des éléments naturels et des objets et sculptures spécialement fabriqués.

Les images syncrétiques de Thierry Fontaine – portraits sans visage, natures mortes colonisées par le vivant, phénomènes naturels inexplicables, assemblages étranges - fonctionnent comme des condensateurs d'histoires et de croyances qui évoquent et convoquent tout un imaginaire anthropologique. Ce dernier ouvre un point de vue réflexif singulier sur la complexité de notre monde contemporain. Les hybridations et métissages qui résultent de l'association savamment orchestrée de ces juxtapositions, créent une image vivante, volontairement déconcertante et constamment renouvelée de la réalité du Tout Monde.

Thierry Fontaine, série *Sueurs*. Tirages numériques. Crédit Thierry Fontaine

programme

tous les rendez-vous sont
en entrée libre et sans inscription

uniquement les ateliers et les visites sont
sur inscription : maisondesarts@ville-malakoff.fr

1 octobre

ouverture
l'acte inaugural

Le collectif et l'équipe du centre d'art convie par le culinaire, la parole, ou la musique, les citoyen·nes à inaugurer ce nouveau cycle à leur côté, durant 6 heures, autour de leur terre silenciées.

15h-17h

agora 'Ron kozé'
Discussion puis dégustation de tisanes préparées par le tizaneur Franswa Tibere, dans le service à thé politique de Jean-François Boclé. Accompagné de cookies de farine de fruit à pain, réalisés par Nathalie Muchamad.

18h-18h30

lecture performée
d'Olivier Marboeuf.

19h30-21h

acte musical
Invitation de Roger Raspail accompagné de ses musiciens et de Johanne Aratus.
À déguster, planteur et accras préparés par Jean-François Boclé.

18 octobre

samedi nourricier
« Eloge des vagabondes, le jardin planétaire»

14h-16h

atelier nourricier
Le vivant traverse les frontières, avec Emmanuelle Bouffé, jardinière et paysagiste.

16h-18h

agora *La diversité en mouvement*,
avec Gilles Clément, Emmanuelle Bouffé, Thierry Fontaine, modéré parJean-Philippe Teyssier.

Les auteur·rices invitent à regarder autrement les « espèces vagabondes », ces plantes et ces êtres vivants qui traversent librement les frontières. En questionnant l'étiquette d'"invasives", iels ouvrent une réflexion sur notre rapport à l'accueil, à la diversité et aux mouvements du vivant.

15 novembre

samedi nourricier
« poétique politique du végétal »

15h - 16h

Dégustation de la *Political Jam* de Jean-François Boclé. Préparé lors de sa performance, la *Political Jam* déploie la violente polysémie de la monoculture de la banane et du capitalisme racial.

16h - 18h

agora *Poétique politique du végétal*
avec Françoise Vergès, Linda Boukhris, modération par Sheila Sheik.

Nous explorerons la relation au végétal que la colonisation européenne a imposée et l'aggravation des politiques d'extraction par le désastre climatique pour défendre "une sortie de la plantation et une vie parmi les plantes qui laissent une autonomie à ces dernières". Linda Boukhris partagera avec le public un "contre-récit urbain invitant à repenser les spatialités subalternes à partir des histoires croisées du végétal et du colonial".

arpentages

vendredis
24/10, 21/11,
12/12, 09/01
de 16h à 18h
site maison des arts

lectures nourricières,
les chroniques de Bengue
de Jean François Boclé.

mercredis
15, 22 et 29/10
05 et 12/11
de 17h à 17h20
site la supérette

retrouvez les mises à jour du programme
sur le site internet du centre d'art :
maisondesarts.malakoff.fr

6 décembre

samedi nourricier
Esclavage colonial

10h

visite contée pour les bébés écrite et racontée par Julie Esmaeelipour.

15h - 16h

atelier nourricier
Le fruit à pain est maillon de la chaîne esclavagiste,
une histoire minorée avec Nathalie Muchamad.

16h-18h

agora *L'innumérable pour mémoire*
avec Peggy Lucienne Brunache, Thierry Pecou et Christine Chivallon modéré par Jean-François Boclé (traduction Muntasir Koodruth et Jean-François Boclé).
Les auteur·rice·s convoquent les abolitions, le 20 décembre 1848 pour La Réunion, ainsi que les luttes des Noir·e·s esclavisé·e·s, pour recouvrer leur liberté. Comment les formes de résistances culinaires furent décisives ?

17 janvier

samedi nourricier
Un axe Indo-Pacifique ; Une partie de vous est chez moi

L'engagisme, instauré après l'abolition de l'esclavage, fit venir sous contrat des travailleurs d'Inde, de Chine, d'Indonésie, de Madagascar ou d'Afrique dans les plantations, dans des conditions d'hyper-exploitation. Leurs diasporas ont durablement marqué les outre-mers par leurs savoirs botaniques, cuisines, musiques et textiles. Ces diasporas sont aujourd'hui les enjeux politiques et culturels liés à leurs pays d'origine pour l'axe Indo-Pacifique.

15h-16h

atelier nourrcier
Transmission de la recette du colombo par Jean-François Boclé.

16h-18h

agora *Un axe Indo-Pacifique , Une partie de vous est chez moi*
avec Muntasir Koodruth, Musquiqui Chihying & Lou Mo, Joël Ravoahangy-Andrianavalona, modérée par Nathalie Muchamad.

18h-19h

Dégustation du colombo, avec du lait de coco pour la partie Pacifique/Océan indien, ingrédient important de cette cuisine.

31 janvier

acte de clôture

16h-18h

agora *Manzé pou lo kèr*
Dans la chanson d'Alain Peters, il est entendu que le manzé pou lo Kèr, pourrait être la voix, le chant comme nourriture de l'âme et du cœur. La percussionniste Johanne Aratus, le collectif Afrikadaa et Hélio Volana se joindront à Myriam Omar Awadi qui restituera ses *Ateliers Berceuses* réalisés avec des habitant·es de Malakoff. Elle réalisera également la performance *Les pénis pleurent aussi*.

les temporaires

Les temporaires sont des programmes d'invitations qui se croisent et se renouvellent, sans période prédéfinie. Ces temps de recherche, de rencontres, font place à des échanges avec des auteur·rice·s et des thèmes de réflexion ouverts par le centre d'art. Toutes ces invitations peuvent s'installer, s'infiltrer et habiter les modules permanents.

les cycles

Les cycles sont des temps de projet, de recherche et de réflexion sur une entrée donnée qui s'articule durant six mois.

Tout au long des cycles, l'équipe du centre d'art organise des temps de rendez-vous ouverts à tous·tes, en fonction des jours de la semaine : ateliers de cuisine, récoltes dans le parc et le potager, agoras, arpentages, de dispositifs de soutien, de projets hors les murs.

les ateliers les mercredis

Chaque mercredi est l'occasion pour les citoyen·ne·s de participer à une rencontre, un séminaire, une agora, ou encore de pratiquer un savoir-faire lors d'un atelier.

les vendredis sans ordi

Suite à l'expérience de *Couper les fluides*, les vendredis après-midi sont consacrés à la recherche et aux rencontres. L'équipe propose de réaliser des arpentages et de rencontrer des auteur·rice·s engagé·e·s sur les sujets de ce cycle.

les samedis nourriciers

Un samedi par mois, le centre d'art avec le collectif *En des lieux sans merci* organisent une journée composée d'invitations. Ces rendez-vous proposent un atelier de pratique artistique autour de la notion de se nourrir. Dans cette envie de transmettre, les ateliers nourriciers seront un moment d'échange entre citoyen·ne·s participant·e·s avec l'artiste-transmetteur·reuse. L'œuvre *Circo minimo* d'Olivier Vadrot est réactivée avec un nouveau programme d'agoras. Les sujets traités dont échos au cycle 4 et au projet un centre d'art nourricier 2024 - 2025 - 2026

Les permanents : sont des modules éco-conçus pour trois ans déployés sur deux sites : la maison des arts et la supérette.
Véritable laboratoire de recherche et de mise en pratique, ils accueillent des ateliers de partage de savoirs, de débats, discussions, performances, espace de travail, espace pour les tout-petits et les familles. Chacun·e est libre de faire l'usage et de s'approprier ses outils et ses espaces, et certaines propositions spontanées peuvent être suggérées de la part des citoyen·ne·s.

l'agora

L'agora est un espace de réflexion et de débats entre auteur·rices, acteur·rices, visiteur·euses, philosophes, chercheur·euses et spécialistes de la transition écologique. Véritable module pensé par l'architecte Olivier Vadrot, l'œuvre *Circo minimo* chauffe les corps et l'esprit. À retrouver dans l'agenda le programme de débats discussions !

les tables

Les tables sont simultanément un espace d'échanges et de recherches pour l'équipe et un lieu de convivialité pour les citoyen·ne·s. Les modules invitent à la discussion et à l'écoute. Ouverts à tou·te·s, ils permettent notamment de rendre la recherche accessible, d'impulser des discussions et d'ouvrir des ateliers d'écritures. Le pôle médiation et éducation artistique du centre d'art affirme son travail sur l'oralité et la place importante des visiteur·euse·s acteur·rice·s.

les murs

Les murs accueillent des œuvres, photographies, sculptures, peintures, installations, en dialogue avec les différents cycles qui se succèdent, et les propositions venues des citoyen·ne·s.

la pépinière

Considérant les enfants comme des citoyen·ne·s, le centre d'art a décidé de leur consacrer un espace à leur hauteur, au rez-de-chaussée sur le site maison des arts. Perçu comme un cocon, ce module permettra aux enfants de s'installer et de vivre le lieu autrement, de cultiver leur sens de l'observation par une mise à disposition dédiée. Petit espace de ressources ludique, il offrira aux enfants et aux adultes un coin lecture, dessin-coloriage, une matériauthèque et une exposition à hauteur d'enfant pensée par le collectif *En des lieux sans merci*.

la cabine vinyle

La cabine vinyle propose avec ses fauteuils et table basse, l'écoute d'une collection de disques rares en lien avec les cycles du « centre d'art nourricier ». Une sélection de disques et vinyles pensée le collectif et l'équipe du centre d'art en libre écoute.

vidéo room

Espace feutré et intime situé au premier étage de la maison des arts, la vidéo-room accueille des films, des documentaires d'auteur·ice·s. Programmation libre et ouverte, chacun·e peut proposer une diffusion autour des sujets du centre d'art nourricier. Chaque début de mois attend de nouvelles surprises.

maison des arts

le potager

Un potager participatif sans fluide sera mis en place avec un groupe de citoyen·ne·s volontaires. L'observation de ce qui pousse et son partage viendront également alimenter les ateliers de cuisine. Les chemins de Clément Layet viendront accompagner les ateliers de compostage.

la champignonnière

La champignonnière est un espace d'attention au vivant dont s'empare les auteur·ices, dans une logique d'économine contributive.

le verger

Inauguré le 1er juin 2017, le verger est installé dans le jardin du site de la maison des arts. Différentes variétés d'arbres et d'arbustes y sont plantées et offrent des fruits à cueillir du mois de février au mois de novembre : pommes, pêches, poires, prunes, figues, raisins grimpants, mûres et fraises des bois au sol. Le jardin se dote aussi d'une pelouse de trèfles, de jeux pour enfants, d'un bac à compostage et d'un récupérateur d'eau. Plus largement, le parc connaît une biodiversité attentionnée et possède de nombreux tilleuls. À retrouver dans l'agenda le programme des ateliers récoltes, ateliers tilleul !

la cuisine

La cuisine située au rez-de-chaussée possède également un four à pain et à céramique réalisé en extérieur par l'artiste Laurent Tixador. Espace ouvert à tou·te·s, la cuisine se met à l'épreuve d'une démarche sans fluides, avec une attention particulière portée à l'utilisation et la réutilisation de l'eau. Ce sera le lieu d'ateliers de pratique culinaire, de performances artistiques en lien avec l'alimentation, de création, partage et échanges de recettes, de discussions. Ce lieu de vie invitera toutes les générations à venir partager un moment autour des aliments et éléments trouvés aux alentours du centre d'art, qui seront transformés, conservés et dégustés sur place. Cuisine de proximité, elle s'alimente sous la forme d'ateliers, à partir des récoltes trouvées dans le potager, le verger, la champignonnière, le parc, l'espace public… Elle tente de réparer et restaurer le statut des glaneur·euse·s*.
À retrouver dans l'agenda le programme des ateliers de cuisine et de céramique !

*Terme qui désigne les personnes qui ramassent dans les champs les épis qui ont échappé aux moissonneurs, qui ramassent dans les poubelles ou à la fin des marchés la nourriture jetée

maison des arts

Le centre d'art contemporain de Malakoff a ouvert en décembre 2019, la supérette. Deuxième lieu du centre d'art, la supérette est un lieu de production et d'expérimentation collective. D'une surface de 200 m², elle se situe dans le sud de Malakoff au 28 boulevard de Stalingrad, dans ce quartier qui constitue à lui seul « une petite ville dans la ville ».

les résidences

Situé à la supérette, cet espace accueille les collectifs. Plusieurs formats existent et permettent de s'adapter aux besoins de chaque collectif : résidence longue, résidence de soutien d'un mois dédié aux très jeunes artistes, module de mise à disposition d'une semaine pour des artistes qui ont besoin d'éprouver une installation dans un espace. Le collectif *En des lieux sans merci* investira la supérette pendant cinq moi, en parallèle de leur exposition sur le site maison des arts.

la librairie consultative

Le centre d'art ouvre un espace pérenne sur le site de la supérette qui accueille La librairie consultative, fonds de documentation de plus 800 ouvrages constitués et accumulés au cours des différentes saisons de sa programmation. On y trouve des publications et éditions d'artistes, des catalogues, essais, magazines, fanzines, audios, vinyles, mais aussi des ouvrages spécialisés. La librairie consultative est à considérer comme une installation vivante, qui transmet les réflexions et des rechecherches du centre d'art : sur le statut des auteur·rice·s, l'écologie, des imaginaires alternatifs, reflet des enjeux sociaux et culturels de notre époque. Pour ce cycle, le centre d'art collabore avec la librairie Calypso, librairie dédiée aux cultures carbiéennes et des Outre-Mer.

Consultable sur place, la librairie consultative est un lieu de ressources pour les habitant·es et les auteur·rice·s, animé par des rendez-vous, arpentages, lectures, ateliers d'écriture et de micro-édition. Afin de s'adresser à tous les publics, aux enfants et aux plus jeunes, la sélection sera complétée d'ouvrages adaptés à tous les niveaux de lecture.

Le mobilier de la librairie consultative a été réalisé par l'artiste et scénographe Luna Villanueva, en collaboration avec Maxilien Hubert.

l'atelier

Au même titre que « La librairie consultative », dans l'axe de la supérette d'être un « lieu de ressources » pour les collectifs et les auteur.rice.s, le centre d'art inaugure un espace appelé « l'atelier ». Espace de travail ouvert et fonctionnel, pensé en écoconception par Josselin Vidalenc, « l'atelier » met à disposition des outils et machines utiles aux petits travaux manuels, ainsi que des matériaux récupérés ou conservés (bois, tissus, papiers, etc). Avec une volonté également de transmission des savoirs-faires acquis leur de leur séjour à la supérette, des apprentissages, des traces pourront être déposées au fur et à mesure dans l'atelier par les collectifs pour celles et ceux qui les précèdent.

supérette

La caravane folle de l'artiste Malachi Farrell est une commande publique semi-pérenne de la ville de Malakoff, inaugurée lors de la Nuit Blanche 2021. Œuvre d'art mobile conçu pour l'espace public, elle fonctionne comme un théâtre amenée à voyager pendant cinq ans dans la ville, au sein d'établissements scolaires, parcs, places, ainsi qu'au-delà de ses frontières. Après un passage à l'école primaire Paul Langevin et au collège Henri Wallon de Malakoff, les élèves ont pu participer à un projet d'éducation artistique et culturelle mis en œuvre par le centre d'art et l'enseignante en Arts Plastiques. Au programme de l'année 2025, la caravane poursuit son intinérance :

- samedi 27 septembre 2025 :
  festival BD de Malakoff, place de l'hôtel de ville.
- Octobre à Décembre :
  Collège Romain Rolland, Bagneux.

Malachi Farrell invente des mises en scène, faites de robots composés d'objets souvent de récupération, chorégraphiés par des mouvements synchronisés, accompagnés de bandes sonores et de jeux de lumière. Mêlant bricolage et technologies de pointe, Malachi Farrell raconte des fables contemporaines empreintes d'une forte charge émotionnelle. Le spectateur, continuellement sollicité, est amené à prendre conscience du devoir d'engagement face à une société qu'il considère trop souvent brutale. Utilisant la satire, l'humour et la caricature, Malachi Farrell peut être rattaché en ce sens à Honoré Daumier et Samuel Beckett.

Œuvre réalisée avec le soutien financier de l'Association des Amis de la Maison des Arts (AAMAM), Artutti, Atome Promotion, Accueil Promotion, Bouygues Immobilier, Le Bozec, Nexity, Pichet.

La Caravane folle de Malachi Farrell. ©Ville de Malakoff, 2023.

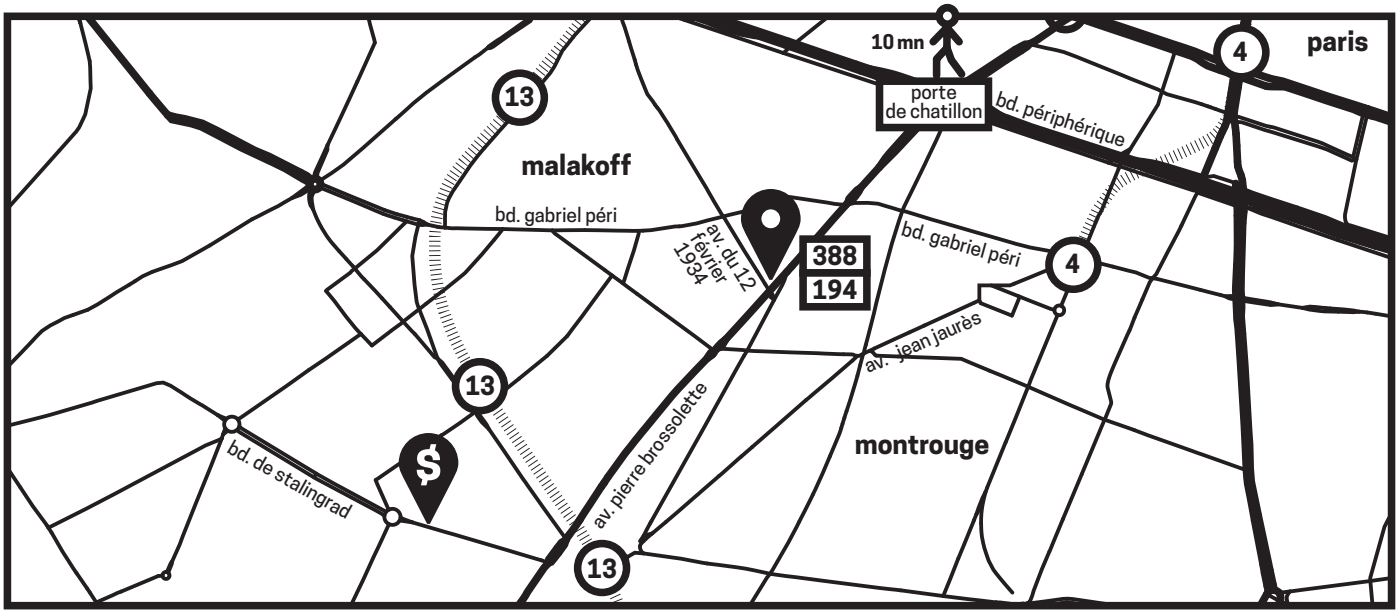
informations pratiques

métro

bus

la maison des arts

la $upérette



accès

la maison des arts
105, avenue du 12 février 1934
92240 Malakoff

entrée libre
mercredi au vendredi
de 12h à 18h
samedi et dimanche
de 14h à 18h
ou sur rendez-vous.

la supérette
28 boulevard de Stalingrad
92240 Malakoff

entrée libre
mercredi et samedi
de 14h à 18h
ou sur rendez-vous.

L'équipe est joignable du
lundi au vendredi
par mail et/ou téléphone
maisondesarts@ville-malakoff.fr
01 47 35 96 94

contacts

direction
aude cartier

pôle médiation
et éducation artistique
julie esmaeelipour

médiation
muntasir koodruth
zoé ripert

pôle administration
et production
léa djurado

pôle site supérette,
hors les murs et résidence
juliette giovannoni

régie
josselin vidalenc

graphisme
the shelf company

contact presse
maisondesarts@ville-malakoff.fr

partenaires

Le centre d'art contemporain de Malakoff bénéficie du soutien de la DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil départemental des Hauts-de-Seine et du Conseil régional d'Île-de-France.
Il fait partie des réseaux TRAM, BLA!, Arts en résidence et DCA.
Les résidences à la supérette sont rendues possibles grâce au soutien de la DRAC Île-de-France et Paris Habitat.
Le projet de la Nuit Blanche à Malakoff reçoit le soutien de la Métropole du Grand Paris.